

LE 35^e ANNIVERSAIRE DE L'INSURRECTION D'EYSSSES

Du 19 au 23 février 1944 s'est déroulé un épisode parmi les plus marquants de la résistance française : l'insurrection d'Eysses. 1 200 détenus ont tenté l'impossible évasion et ont été bien près de réussir. Trente-cinq ans déjà. Au terme de la révolte qui n'a pu être matée que par la complicité des autorités de Vichy avec l'occupant, douze hommes ont été fusillés. Douze patriotes parmi les plus valeureux. Pour leur rendre hommage, pour rendre aussi hommage aux 1 200 insurgés, nous avons choisi de publier un large extrait des notes du Pasteur Feral, aumônier qui assista à l'exécution des résistants condamnés par une cour martiale présidée par Darnand :

« (...). Trois d'entre eux demandent à me parler. Le premier est du Gard, aux environs de Tornac, et s'appelle Vigne Jean, je crois. Il me dit qu'il ne croit pas en Dieu, qu'il veut me demander un service, c'est de remettre un mot à sa famille. J'y consens volontiers. J'ai justement emporté avec moi quelques feuilles volantes détachées d'un carnet et un crayon. Le détenu écrit une lettre d'adieu à sa mère puis à ses frères. Il leur dit qu'il meurt courageusement et a été condamné à tort (...).

Les condamnés chantent le Chant du Départ et disent qu'ils meurent pour la France.

Le fait est que tous ces jeunes (des moins de 30 ans pour la plupart) m'étonnent par leur calme **formidable** en présence de la mort si proche. Ils causent **très naturellement**. Pas de gestes de désespérés. Seul, un malheureux assis à part et qui porte une formidable cicatrice sur la joue gauche est accablé. Entretemps, on a apporté du papier et des enveloppes pour leur permettre d'écrire. Tous, sauf deux ou trois et un pauvre diable qui se trouve affalé sur les dalles, écrivent. Comme cela est long, long !

Le second qui m'a demandé du papier a fini d'écrire et me remet un mot destiné à Mme Cayrac, école Jean-Jaurès, à Carcassonne. Je l'embrasse aussi.

A ce moment, le malheureux affalé sur les dalles et qui ne sait probablement pas écrire, demande s'ils auront bientôt fini. Chant du Départ.

Un détenu s'adressant aux soldats en kaki qui tapissent le fond de la salle leur dit : « **Vous aussi vous devez trouver dur ce que l'on vous fait faire... Nous mourons pour la France et pour la délivrer des Boches.** »

Un troisième détenu, James Sero, se détache et me prie d'écrire à Mme Gisèle Leroy, rue Montalembert, à Paris (VII^e) pour lui dire qu'il meurt courageusement et que sa dernière pensée est pour elle et sa fillette.

A ce moment, Auzias qui semble avoir sur les autres beaucoup d'influence lit un fragment d'une longue lettre qu'il vient d'écrire et dans laquelle se trouve : « **Nous condamnons le directeur (et d'autres dont je n'ai pas entendu les noms)...** » Vigne, qui est à côté de lui, me tend cette lettre en me priant de la faire parvenir à destination. « **Mon petit, lui dis-je, malgré mon désir de vous être agréable, je ne puis faire cela.** » Un gendarme qui est à côté de la table lui dit : « **Donnez-la moi, je m'en charge.** » Et il joint cette lettre aux autres. Cette lettre a pas mal de chances de n'arriver jamais à destination.

Et maintenant, ce va être la fin. Passage par une porte de la buanderie et encadrés par les gardiens et des gardes mobiles, on débouche dans la cour qui fait angle droit de l'établissement. Une tour sur laquelle se trouve un soldat en arme.

Contre le mur qui touche à l'extérieur, onze panneaux en bois et devant onze poteaux (1) auxquels les condamnés vont être liés. Avant, ils s'embrassent et se laissent lier. Les gardiens les libèrent de leur chaîne par laquelle ils les tenaient. Comme on va leur bander les yeux, ils protestent et déclarent qu'ils veulent mourir en bons Français, la tête haute. On n'en tient pas compte. On les encapuchonne tandis qu'ils chantent à pleine voix et sans trembler :

**« La République nous appelle,
Sachons vaincre, sachons mourir,
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir. »**

En face d'eux, à quelque dix mètres, deux rangées de soldats ou de réserve mobile. Premier rang à genoux, le second droit. Les soldats en kaki. L'aumônier catholique, le Dr Guy et moi sur la gauche, près de la porte de sortie de la buanderie. Je ne vois ni n'entends les officiers. Soudain une rafale, un feu de salve. Lentement, les onze s'affaissent, quelques-uns cependant restent accolés droits au poteau. Quelques secondes, quelques gardes se détachent et s'approchent des poteaux ; froidement, ils leur tirent à chacun un coup de revolver dans la nuque. Je n'ai guère vu que les deux premiers gardes mobiles de mon côté. Mais quelle horreur ! Ils ont tiré sans émotion apparente, infernaux par le calme de leur visage.

Le Dr Guy défile devant chacun des cadavres. Comme deux ou trois semblent remuer encore, un signe ; nouveaux coups de revolver dans la tête.

L'aumônier et moi, nous nous sommes séparés dans la grande cour sans un mot, le cœur meurtri. (...)

(1) Le pasteur n'a vu que onze poteaux d'exécution. En réalité il y en avait 12.